

THÉÂTRE DU NORD-OUEST

Printemps des poètes 2016

Le grand vingtième – cent ans de poésie

Mercredi 16 mars 19h

QUELQUES POÈMES QUE JE SAIS PRESQUE PAR CŒUR

Dits et lus par Claude-Henri Rocquet

Le Printemps des poètes est consacré cette année aux poètes du XX^e siècle. Une lecture au Théâtre du Nord-Ouest ne dépasse guère une heure. J'ai choisi certains des poètes que j'aime, dont plusieurs me furent des amis, et qui ne sont plus parmi nous que par leur chant, leur parole. J'ai préféré une poésie dite, chantée, plutôt que celle que nous lisons dans le silence et la solitude. Quelques poèmes sont classiques, d'autres peu connus. L'ensemble s'est composé quand la France était frappée par le crime et la folie, la guerre. En elle-même, et par ce qu'elle refuse, la poésie est résistance à la barbarie.

C.-H. R.

Pour vivre ici, Paul Éluard (1895-1952)
Couvre-feu, Paul Éluard
La Rose et le Réséda, Louis Aragon (1897-1982)
Barbara, Jacques Prévert (1900-1977)
Chant des partisans, J. Kessel (1898-1979) et M. Druon (1918-2009)
L'amour du prochain, Max Jacob (1876-1944)
Romance de la luna, luna, Federico Garcia Lorca (1898-1936)
Le grand combat, Henri Michaux (1899-1984)
Mais Toi, quand viendras-tu ? Henri Michaux
Le passant, Lanza del Vasto (1901-1981)
Les vieux, Jacques Brel (1929-1978)
Tous les morts sont ivres, O. V. de L. Milosz (1877-1939)
L'adieu, Guillaume Apollinaire (1880-1918)
Que lentement passent les heures, Apollinaire
Grandes lessives, Lucienne Desnoues (1921-2004)
Le Mauvais Larron, Norge (1898-1990)
Prière du Greco, Louis Émié (1900-1967)

Et, adieu à Liliane Wouters, qui vient de nous quitter.
Frères humains, Liliane Wouters (1930-2016)

Pour vivre ici

Je fis un feu, l'azur m'ayant abandonné,
Un feu pour être son ami,
Un feu pour m'introduire dans la nuit d'hiver,
Un feu pour vivre mieux.

Je lui donnai ce que le jour m'avait donné :
Les forêts, les buissons, les champs de blé, les vignes,
Les nids et leurs oiseaux, les maisons et leurs clés,
Les insectes, les fleurs, les fourrures, les fêtes.

Je vécus au seul bruit des flammes crépitantes,
Au seul parfum de leur chaleur :
J'étais comme un bateau coulant dans l'eau fermée,
Comme un mort je n'avais qu'un unique élément.

Paul Éluard, 1918. *Le Livre ouvert*, 1941.

Couvre-feu

Que voulez-vous la porte était gardée
Que voulez-vous nous étions enfermés
Que voulez-vous la rue était barrée
Que voulez-vous la ville était matée
Que voulez-vous elle était affamée
Que voulez-vous nous étions désarmés
Que voulez-vous la nuit était tombée
Que voulez-vous nous nous sommes aimés.

Paul Éluard, *Poésie et vérité*, 1942.

La rose et le réséda

Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Tous deux adoraient la belle
Prisonnière des soldats
Lequel montait à l'échelle
Et lequel guettait en bas
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Qu'importe comment s'appelle
Cette clarté sur leur pas
Que l'un fût de la chapelle
Et l'autre s'y dérobât
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Tous les deux étaient fidèles
Des lèvres du cœur des bras
Et tous les deux disaient qu'elle
Vive et qui vivra verra
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Quand les blés sont sous la grêle
Fou qui fait le délicat
Fou qui songe à ses querelles
Au cœur du commun combat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Du haut de la citadelle
La sentinelle tira
Par deux fois et l'un chancelle
L'autre tombe qui mourra
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas

Ils sont en prison Lequel
A le plus triste grabat
Lequel plus que l'autre gèle
Lequel préfère les rats
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Un rebelle est un rebelle
Deux sanglots font un seul glas
Et quand vient l'aube cruelle
Passent de vie à trépas
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Répétant le nom de celle
Qu'aucun des deux ne trompa
Et leur sang rouge ruisselle
Même couleur même éclat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Il coule il coule il se mêle
À la terre qu'il aima
Pour qu'à la saison nouvelle
Mûrisse un raisin muscat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
L'un court et l'autre a des ailes
De Bretagne ou du Jura
Et framboise ou mirabelle
Le grillon rechantera
Dites flûte ou violoncelle
Le double amour qui brûla
L'alouette et l'hirondelle
La rose et le réséda

Louis Aragon, 1943, *La Diane française*.

Barbara

Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là
Et tu marchais souriante
Épanouie ravie ruisselante
Sous la pluie
Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest
Et je t'ai croisée rue de Siam
Tu souriais
Et moi je souriais de même
Rappelle-toi Barbara
Toi que je ne connaissais pas
Toi qui ne me connaissais pas
Rappelle-toi
Rappelle-toi quand même ce jour-là
N'oublie pas
Un homme sous un porche s'abritait
Et il a crié ton nom
Barbara
Et tu as couru vers lui sous la pluie
Ruisselante ravie épanouie
Et tu t'es jetée dans ses bras
Rappelle-toi cela Barbara
Et ne m'en veux pas si je te tutoie
Je dis tu à tous ceux que j'aime
Même si je ne les ai vus qu'une seule fois
Je dis tu à tous ceux qui s'aiment
Même si je ne les connais pas
Rappelle-toi Barbara
N'oublie pas
Cette pluie sage et heureuse
Sur ton visage heureux

Sur cette ville heureuse
Cette pluie sur la mer
Sur l'arsenal
Sur le bateau d'Ouessant
Oh Barbara
Quelle connerie la guerre
Qu'es-tu devenue maintenant
Sous cette pluie de fer
De feu d'acier de sang
Et celui qui te serrait dans ses bras
Amoureusement
Est-il mort disparu ou bien encore vivant
Oh Barbara
Il pleut sans cesse sur Brest
Comme il pleuvait avant
Mais ce n'est plus pareil et tout est abîmé
C'est une pluie de deuil terrible et désolée
Ce n'est même plus l'orage
De fer d'acier de sang
Tout simplement des nuages
Qui crèvent comme des chiens
Des chiens qui disparaissent
Au fil de l'eau sur Brest
Et vont pourrir au loin
Au loin très loin de Brest
Dont il ne reste rien.

Jacques Prévert, *Paroles*, 1946.

Le chant des partisans

Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?
Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne ?
Ohé, partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme !
Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et des larmes...

Montez de la mine, descendez des collines, camarades !
Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades.
Ohé ! les tueurs à la balle et au couteau, tuez vite !
Ohé ! saboteur, attention à ton fardeau... dynamite...

C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères.
La haine à nos trousses et la faim qui nous pousse, la misère.
Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves.
Ici, nous, vois-tu, nous on marche et nous on tue, nous on crève...

Ici chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait quand il passe.
Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place.
Demain du sang noir sèchera au grand soleil, sur les routes.
Chantez, compagnons, dans la nuit la liberté nous écoute...

Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne !
Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines !

Joseph Kessel et Maurice Druon, 1943.

L'amour du prochain

à Jean Rousselot

Qui a vu le crapaud traverser une rue ? c'est un tout petit homme : une poupée n'est pas tellement minuscule. Il se traîne sur les genoux : il a honte, on dirait... ? Non ! il est rhumatisant, une jambe reste en arrière, il la ramène ! où va-t-il ainsi ? il sort de l'égout, pauvre clown. Personne n'a remarqué ce crapaud dans la rue. Jadis, personne ne me remarquait dans la rue, maintenant, les enfants se moquent de mon étoile jaune. Heureux crapaud ! tu n'as pas d'étoile jaune.

Max Jacob, 1943.

Derniers poèmes en vers et en prose

Romance de la luna, luna

La luna vino a la fragua
con su polisón de nardos.
El niño la mira, mira.
El niño la está mirando.
En el aire conmovido
mueve la luna sus brazos
y enseña, lúbrica y pura,
sus senos de duro estaño.
Huye luna, luna, luna.
Si vinieran los gitanos,
harían con tu corazón
collares y anillos blancos.
Niño, déjame que baile.
Cuando vengan los gitanos,
te encontrarán sobre el yunque
con los ojillos cerrados.
Huye luna, luna, luna,
que ya siento sus caballos.
Niño, déjame, no pises
mi blancor almidonado.

Romance de la lune, lune

*La lune vint à la forge
en jupe de tubéreuse.
L'enfant la voit, la regarde,
la regarde, la regarde.
La lune dans l'air qui tremble
ondule de bras et de mains
et montre, lascive et pure,
sa gorge de dur étain.
Va-t'en, lune, lune, lune.
Si s'en viennent les gitans,
ils forgeront de ton cœur
blancs anneaux et colliers blancs.
Enfant, laisse-moi, je danse.
Quand s'en viendront les gitans,
ils te verront sur l'enclume,
tes petits yeux seront clos.
Lune, lune, lune, fuis,
j'entends déjà leurs chevaux.
Enfant, laisse-moi, ne tache
pas ma blancheur d'amidon.*

El jinete se acercaba
tocando el tambor del llano.
Dentro de la fragua el niño,
tiene los ojos cerrados.
Por el olivar venían,
bronce y sueño, los gitanos.
Las cabezas levantadas
y los ojos entornados.

*Le cavalier s'approchait
battant tambour de la plaine.
Et dans la forge l'enfant
avait fermé les paupières.
Par les oliviers s'en viennent,
bronze et songe, les gitans.
Ils chevauchent tête haute
et leurs yeux sont entrouverts.*

Cómo canta la zumaya,
¡ay, cómo canta en el árbol!
Por el cielo va la luna
con un niño de la mano.

*Comme chante la chouette,
ay! comme en l'arbre elle chante!
Par le ciel s'en va la lune
tenant la main d'un enfant.*

Dentro de la fragua lloran,
dando gritos, los gitanos.
El aire la vela, vela.
El aire la está velando.

*Dans la forge les gitans
poussent des cris et ils pleurent.
Commence le vent la veillée.
Il veille la forge, il veille.*

Federico Garcia Lorca,
Romancero gitano, 1928.

Traduction C.-H. R.

Le grand combat

Il l'emparouille et l'endosque contre terre ;
Il le rague et le roupète jusqu'à son drôle ;
Il le pratèle et le libucque et lui baruffle les ouillais ;
Il le tocarde et le marmine,
Le manage rape à ri et ripe à ra.
Enfin il l'écorcobalisse.

L'autre hésite, s'espudrine, se défaisse, se torse et se ruine.
C'en sera bientôt fini de lui ;
Il se reprise et s'emmarginé... mais en vain.
Le cerceau tombe qui a tant roulé.
Abrah ! Abrah ! Abrah !
Le pied a failli !
Le bras a cassé !
Le sang a coulé !
Fouille, fouille, fouille,
Dans la marmite de son ventre est un grand secret,
Mégères alentour qui pleurez dans vos mouchoirs ;
On s'étonne, on s'étonne, on s'étonne
Et on vous regarde.
On cherche aussi, nous autres, le Grand Secret.

Henri Michaux, *Qui je fus*, 1927.

Mais Toi, quand viendras-tu ?

Mais Toi, quand viendras-tu ?
Un jour, étendant Ta main,
sur le quartier où j'habite,
au moment mûr où je désespère vraiment ;
dans une seconde de tonnerre,
m'arrachant avec terreur et souveraineté
de mon corps et du corps croûteux
de mes pensées-images, ridicule univers ;
lâchant en moi ton épouvantable sonde,
l'effroyable fraiseuse de Ta présence,
élevant en un instant sur ma diarrhée
Ta droite et insurmontable cathédrale ;
me projetant non comme homme
mais comme obus dans la voie verticale,
Tu viendras,
Tu viendras, si tu existes,
appâté par mon gâchis,
mon odieuse autonomie ;
sortant de l'Éther, de n'importe où, de dessous
mon moi bouleversé, peut-être ;
jetant mon allumette dans Ta démesure,
et adieu, Michaux.

Ou bien, quoi ?
Jamais ? Non ?
Dis, Gros Lot, où veux-tu donc tomber ?

Henri Michaux, *Lointain intérieur*, 1938.

Le passant

D'au-delà des monts noirs et des plaines sans blés
Je suis venu par un grand ciel troublé.
Au café bleu je me suis attablé.
Là, j'ai bu le vin rose et coupé le pain bis,
Payé mon dû, quitté le banc, ai dit
Salut, m'en suis allé. Le vent m'a mangé le visage.
Au bas du bourg, au bord du paysage
Le clos sans fleurs des tombeaux m'a parlé
De ceux d'avant qui se sont attablés
À la guinguette bleue, ont sur leur cœur
Coupé le pain, vidé le verre avec lenteur,
Ont dit Salut, et puis s'en sont allés,
Mangés de vent dans le grand ciel troublé,
Au delà des monts noirs et des plaines sans blés.

Lanza del Vasto, *Le chiffre des choses*, 1941.

Les vieux

Les vieux ne parlent plus ou alors seulement parfois du
bout des yeux.
Même riches ils sont pauvres, ils n'ont plus d'illusions et
n'ont qu'un cœur pour deux
Chez eux ça sent le thym, le propre, la lavande et le verbe
d'antan.
Que l'on vive à Paris on vit tous en province quand on vit
trop longtemps.
Est-ce d'avoir trop ri que leur voix se lézarde quand ils
parlent d'hier
Et d'avoir trop pleuré que des larmes encore leur perlent
aux paupières
Et s'ils tremblent un peu est-ce de voir vieillir la pendule
d'argent
Qui ronronne au salon, qui dit oui qui dit non, qui dit :
« je vous attends » ?

Les vieux ne rêvent plus, leurs livres s'ensommeillent,
leurs pianos sont fermés.
Le petit chat est mort, le muscat du dimanche ne les fait
plus chanter.
Les vieux ne bougent plus, leurs gestes ont trop de rides,
leur monde est trop petit
Du lit à la fenêtre, puis du lit au fauteuil et puis du lit au
lit
Et s'ils sortent encore bras dessus bras dessous tout
habillés de raide
C'est pour suivre au soleil l'enterrement d'un plus vieux,
l'enterrement d'une plus laide
Et le temps d'un sanglot, oublier tout une heure la pendule
d'argent

Qui ronronne au salon, qui dit oui qui dit non, et puis qui
les attend.

Les vieux ne meurent pas, ils s'endorment un jour et
dorment trop longtemps.

Ils se tiennent par la main, ils ont peur de se perdre et se
perdent pourtant

Et l'autre reste là, le meilleur ou le pire, le doux ou le
sévère

Cela n'importe pas, celui des deux qui reste se retrouve en
enfer.

Vous le verrez peut-être, vous la verrez parfois en pluie et
en chagrin

Traverser le présent en s'excusant déjà de n'être pas plus
loin

Et fuir devant vous une dernière fois la pendule d'argent

Qui ronronne au salon, qui dit oui qui dit non, qui leur
dit : « je t'attends »,

Qui ronronne au salon, qui dit oui qui dit non et puis qui
nous attend.

Jacques Brel, 1963.

Tous les morts sont ivres...

Tous les morts sont ivres de pluie vieille et sale
Au cimetière étrange de Lofoten.
L'horloge du dégel tictaque lointaine
Au cœur des cercueils pauvres de Lofoten.

Et grâce aux trous creusés par le noir printemps
Les corbeaux sont gras de froide chair humaine
Et grâce au maigre vent à la voix d'enfant
Le sommeil est doux aux morts de Lofoten.

Je ne verrai très probablement jamais
Ni la mer ni les tombes de Lofoten
Et pourtant c'est en moi comme si j'aimais
Ce lointain coin de terre et toute sa peine.

Vous disparus, vous suicidés, vous lointaines
Au cimetière étranger de Lofoten
– Le nom sonne à mon oreille étrange et doux,
Vraiment, dites-moi, dormez-vous, dormez-vous ?

– Tu pourrais me conter des choses plus drôles
Beau claret dont ma coupe d'argent est pleine,
Des histoires plus charmantes et moins folles ;
Laisse-moi tranquille avec ton Lofoten.

Il fait bon. Dans le foyer doucement traîne
La voix du plus mélancolique des mois.
– Ah ! les morts, y compris ceux de Lofoten –
Les morts, les morts sont au fond moins morts que moi...

O. V. de L. Milosz, *Les sept solitudes*, 1906.

L'adieu

J'ai cueilli ce brin de bruyère
L'automne est morte souviens-t'en
Nous ne nous verrons plus sur terre
Odeur du temps brin de bruyère
Et souviens-toi que je t'attends

Apollinaire

À la Santé

Que lentement passent les heures
Comme passe un enterrement

Tu pleureras l'heure où tu pleures
Qui passera trop vite
Comme passent toutes les heures

Apollinaire, *Alcools*, 1913.

Grandes lessives

Au souvenir de maman.

Grands linges qui m'appellez
Du fin-fond de la prairie,
Blanc qui supplie et qui prie
À grands gestes affolés,
Mes vastes oiseaux sauvages
Pris par l'aile, et si fâchés,
Mes blancs chevaux attachés
Qui sentez venir l'orage ;
Sous le noir froncis des cieux,
Oui j'arrive, oui j'arrive !
Paix, hennissantes lessives,
Paix, mes cygnes furieux !
Je me bats dans un mélange
De rémiges, de naseaux,
De fortes gifles d'oiseaux.
Paix, mes bêtes, mes archanges !
Ah ! De qui me dites-vous
Qu'elle avait la main moins lente
À calmer ces épouvantes
Qui vous prennent tout à coup ?
Parlez d'elle, oui parlez d'elle,
Grands linges qu'elle soumit,
Ses bien-aimés ennemis,
Grandes lessives cruelles,
Blanc tyrannique, ô si dur,
Esprit des saintes buées,
Esprit des saintes suées,
Fleur de courage, l'azur
De sa petite âme grande.
Ah ! Dites, c'est dans les plis
De vos cinglants paradis

Tout agrandis de lavande
Qu'un dieu a dû recevoir
Cette âme encore mouillée
Qui ne s'est agenouillée
Qu'à la pierre des lavoirs ?
Rendez-la-moi toute vive
Avec ses yeux palpitants
Rien qu'un tout petit instant,
Grands séraphins des lessives.

Lucienne Desnoues, *La fraîche*, 1958.

Le Mauvais Larron

Celui des trois qui a le moins de chance...
Excusez-moi, je m'y connais si peu,
Et puis son cas, – excusez-moi, Messieurs,
En général est passé sous silence.

Ce garçon-là, je crois qu'il a souffert
Autant qu'un autre. Et même, plus j'y pense,
Et plus je trouve, excusez si j'offense...
Endurer ça pour aller en enfer !

Enfin, languir avec ces quatre clous
Aux pieds, aux mains des heures et des heures...
Crever méchant, soit. Vous seriez bon, vous,
Avec ces trous et ce sang qui vous pleure ?

C'est entendu, c'est un dur, un pervers,
Jusqu'à la mort dans son mal il se vautre...
C'est fort quand même : aller seul en enfer
Si près d'un dieu qui sauve tous les autres.

Son camarade avec deux trois prières
Va droit au ciel et lui, sur son poteau
S'enrage seul et se tord les boyaux
Et souffre tout pour aller en enfer.

Son camarade avec le chœur des anges
Va jubiler toute l'éternité
Et c'est sur lui tout seul que Dieu se venge
De ces maux qu'il a lui-même inventés.

Excusez-moi si je n'y comprends rien.
Oui, je saisis l'énorme différence,
Mais en tout cas, ce garçon-là, c'est bien
Celui des trois qui a le moins de chance.

Norge, *La Langue verte*, 1954.

Prière du Greco

Seigneur, si je vous ai fait les mains trop belles et le
visage de travers,
si votre buste est trois fois trop long et vos jambes étirées
comme des roseaux,
ce n'est point parce que j'ai un œil bien malade et que je
ne vous vois point comme tout le monde.
Et pour les plis de votre manteau,
et pour tous les plis des douze Apôtres,
ce n'est pas moi qui les ai drapés de cette sorte :
c'est la faute aux rouges collines de l'Arrabal
qui ont des plis et des replis, des creux et des reliefs,
de grandes veines gonflées et dures, des sursauts et des
affaissements...
Lorsque je suis arrivé ici, je ne sais quand,
je ne portais en moi qu'un mensonge anonyme ;
j'avais appris à tenir le pinceau et la palette chez les
Italiens et je peignais des Vierges et des Christs à la
mode de ce temps-là,
ridicules, doucereux, sans angoisse...
Et puis je suis arrivé à Tolède
Et j'ai habité cette maison que l'on voit au-dessus du
Tage,
cette paisible et douce maison de bois et de briques,
avec son jardin plein de géraniums et de petites fleurs
blanches,
et d'où, naguère, le vendredi soir,
on entendait les plus riches Juifs de la ville
chanter leur prière dans la Synagogue du Transito.
Lui, le Roi, le noir et immense et minuscule Philippe II,
Lorsqu'il échafaudait dans sa tête le monastère en forme
de gril, cet Escorial épouvantable,
Lui, le Roi, est venu me commander des peintures

et je lui ai fabriqué des toiles qu'il n'a pas voulues.
Mais cela n'avait pas d'importance...
J'ai eu, aussi, vous le savez, de petites difficultés avec la
Sainte Inquisition :
on m'accusait de donner aux anges de trop grandes ailes,
comme si cela aussi, avait quelque importance...

Ah ! Seigneur, ce n'est pas vous qui me condamnerez !
Je sais que vous êtes de mon avis
et que vous vous aimez dans tous ces cadres,
dans toutes ces flammes projetées hors de moi,
comme ils se retrouvent aussi, tous les Saint Maurice,
tous les Saint Eugène, tous les Saint Joseph et tous
les Saint Bernard...
Voyez-vous, j'ai le cœur fabriqué de cette façon
que je ne pouvais m'en débarrasser lorsque je prenais à
partie votre Image
et rappelez-vous cet incendie, ce grand orchestre
que j'ai appelé « Assomption de la Sainte Vierge »
et dites-moi si l'on pouvait faire autrement que je ne l'ai
fait...

Je ne vous demande pas pardon de vous avoir fait tel.
Il existe dans cette ville que l'on appelle Tolède,
dans ce ravin profond que l'on appelle le Tage,
une force plus grande que dans toutes les divinités de
l'esprit.
Je n'ai pas voulu aller contre et je n'ai même pas résisté.
Je me suis laissé étourdir, épuiser par cette avide et
desséchante température,
et j'ai peint ce que je devais peindre.
La chair ici, sur le Zodocover où on la brûle de temps en
temps en votre Nom,

la chair, ici, c'est encore un peu de substance matérielle,
mais je sais, moi, qu'elle est transparente et qu'au travers
on lit les trois lettres de votre Nom.
Ici, vous n'êtes plus un dieu mais un homme qui gémit et
qui hurle,
qui s'étire et se détache de lui-même
jusqu'à n'être plus qu'une haute lance plantée dans le
ciel,
entre Saint-Martin et l'Alcantara,
au-dessus des vingt-quatre couvents
et des églises innombrables,
qu'une lance rigide et sonore projetée dans la nuit,
délivrée de sa croix sanglante
pour mieux revenir à sa destinée initiale...
Et si je vous ai fait ainsi, Seigneur, je n'y peux rien.
Allez dire plutôt à cette ville, à cet entassement de
maisons,
à ce désordre de rues enchevêtrées,
que tout cela devrait disparaître pour la paix des hommes
à venir,
car elle est un foyer trop brûlant, une autre croix plus
terrestre que la Vôtre,
une sorte de malédiction monstrueuse,
une Tolède, une Tolède enfin,
c'est-à-dire une chose impossible, une catastrophe, une
calamité magnifiques...

Septembre 1932.

Louis Émié, *Le nom du feu*, 1944.